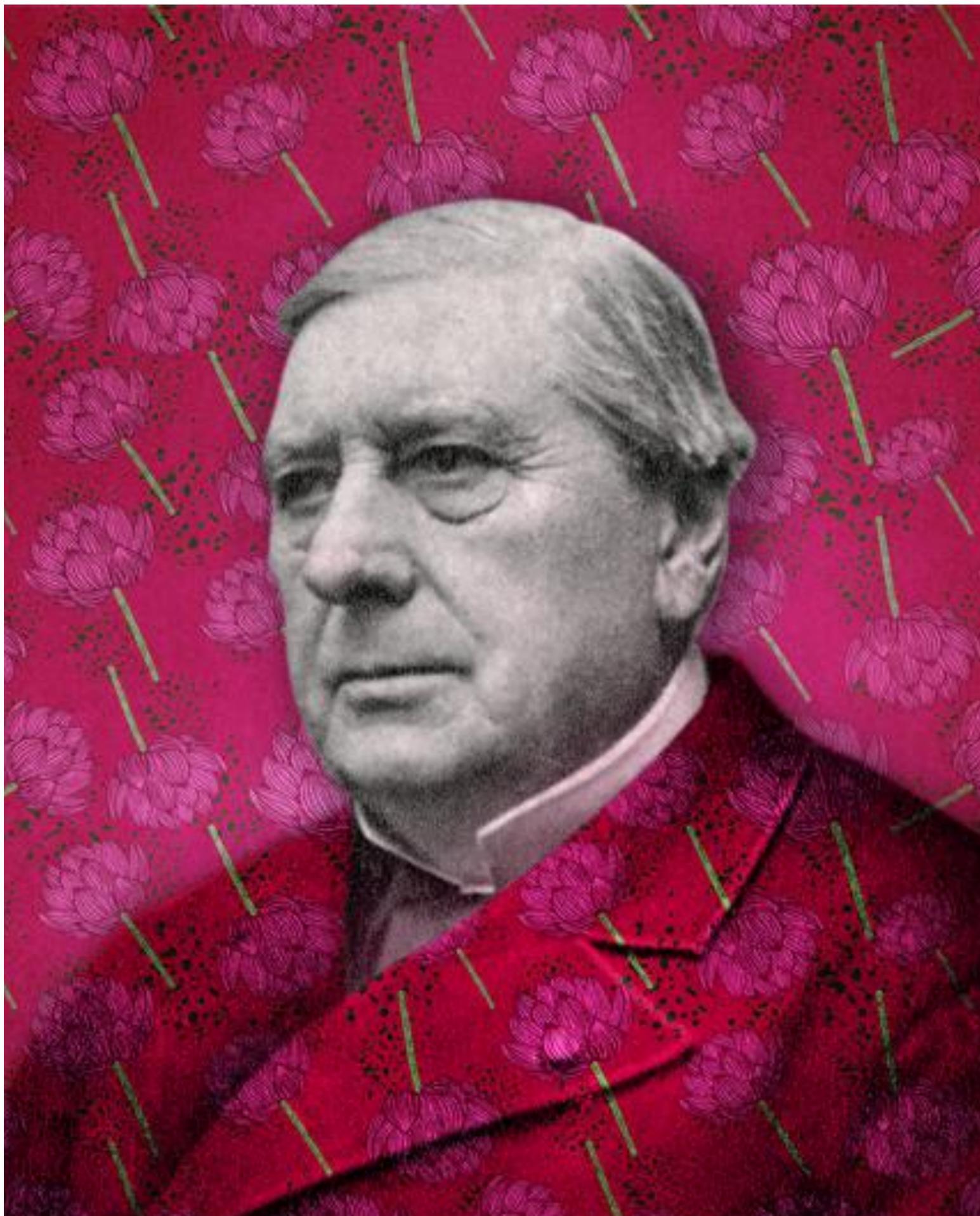


LE PRIX MARTIN – DOSSIER DE PRESSE



LE PRIX MARTIN

De Eugène Labiche
Mise en scène Nathalie Cuenet
Cie Volodia

Avec **Felipe Castro, Etienne Fague, Jean-Paul Favre, Thierry Jorand, Julia Portier, Christian Scheidt, Barbara Tobola, Adrien Zumthor**

Texte **Eugène Labiche**

Mise en scène **Nathalie Cuenet**

Collaboration artistique **Emilie Blaser**

Collaboration dramaturgique **Valérie Poirier**

Scénographie **Anna Popek**

Peinture **Anna Popek et Emma Conus**

Construction **Ateliers du Lignon**

Création lumières **Danielle Milovic**

Musiques et univers sonore **Fernando De Miguel**

Costumes **Eléonore Cassaigneau**

Assistanat costumes **Samantha Landragin**

Travail vocal **Jean-Paul Favre**

Maquillages et cheveux **Katrine Zingg**

Administration **Le Bureau de la Joie ! – Estelle Zweifel**

Photos **Carole Parodi**

Production **Cie Volodia**

Coproduction **Théâtre du Loup**

Soutiens **Ville de Genève, Loterie Romande, Fondation Leenaards, Fonds mécénat SIG, Fondation suisse des artistes interprètes SIS, Fondation Sandoz**, avec le soutien du **Fonds intermittents**

Création du 3 au 19 février

Théâtre du Loup (Genève)

Tournée 2023
23 et 24 février

Théâtre Benno Besson (Yverdon-les-Bains)

2 mars

Le Reflet (Vevey)

9 et 10 mars

Nuithonie (Fribourg)

L'AUTEUR

Eugène Labiche

Eugène Labiche est un auteur dramatique français, né en 1815 et décédé en 1888.

Fils d'un industriel qui exploite à Rueil une fabrique de sirop et de glucose de fécula, Eugène Labiche est un maniaque de l'ordre et de la symétrie.

Conformément au milieu dont il est issu, il ne produira pas moins de deux cent pièces, presque quarante ans d'une production boulimique d'œuvres inégales en dimensions comme en qualité, presque toujours écrites en collaboration. Elles sont créées sur des scènes parisiennes, le Palais-Royal, le Gymnase, les Variétés ou les Bouffes Parisiens, et défendues par des acteur·trice·s souvent doué·e·s d'une forte personnalité, bien connu·e·s des auteur·trice·s comme des spectateur·trice·s et aguerri·e·s à ce genre de répertoire.

Jusqu'en 1860, Eugène Labiche tâtonne, cherche son style en accumulant les comédies en un acte, s'apparentant au genre à la mode, le vaudeville. En 1851, sa première comédie en cinq actes *Un chapeau de paille d'Italie* est saluée par beaucoup comme une « trouvaille de génie », avec ce célèbre motif de la course-poursuite, chasse tumultueuse à la chose ou l'être perdu, souvent repris au début du XXe siècle par les grands burlesques du cinéma muet. Le vaudeville en un acte évoluera dès lors assez sensiblement vers la « grande » comédie de mœurs et de caractère.

Le regard d'Eugène Labiche sur les travers de la bourgeoisie triomphante demeurera suffisamment lucide et corrosif pour que les metteur·e·s en scène contemporain·e·s les plus critiques, voire les plus engagé·e·s, depuis les années soixante, se passionnent à redécouvrir et à réhabiliter les vertus dramatiques de son œuvre. Certain·e·s commentateur·trice·s le considèrent même comme l'initiateur du théâtre de l'absurde : celui de Ionesco ou d'Adamov par exemple.

« Une pièce est une bête à mille pattes qui doit toujours être en route. Si elle se ralentit, le public bâille ; si elle s'arrête, il siffle. Pour faire une pièce gaie, il faut avoir un bon estomac. » Eugène Labiche



Eugène Labiche © Félix Nadar

LE SYNOPSIS



© DR Cie Volodia

Ferdinand Martin et son ami Agénor Montgommier sont deux joueurs de bésigue qui aiment à jouer ensemble. Agénor est l'ami intime des Martin, d'autant plus intime d'ailleurs qu'il est l'amant de Madame Martin, Loïsa. Cependant, las de cette liaison, préférant Martin à sa femme, il ne sait comment rompre alors que de son côté Ferdinand découvre la trahison de son ami et, blessé, décide de se venger.

Sur ces entrefaites débarque Hernandez – un cousin d'Amérique centrale – et Ferdinand, tout à son dépit, décide d'emmener tout ce petit monde en Suisse. Car c'est là qu'il se propose de mettre à exécution sa vengeance en poussant l'amant de sa femme dans un gouffre effrayant : les chutes de l'Aar. De fil en aiguille, comme Eugène Labiche sait coudre ses intrigues, nous allons aller de quiproquos en imbroglios de France en Suisse, des gorges de l'Aar à Chamounix en... Suisse (sic !). Bien décidé, dans un premier temps, à se débarrasser d'Agénor et encouragé par son cousin Hernandez, solidaire de l'honneur familial, Ferdinand Martin ne peut finalement se résoudre à pousser son ami dans le vide quand une occasion favorable se présente.

Il trouve alors un autre type de vengeance : le remords qu'il fait naître dans le cœur d'Agénor en lui révélant qu'il connaît sa traîtrise et en l'obligeant à fonder le « Prix Martin » (d'où le titre de la pièce), destiné à récompenser chaque année le meilleur mémoire sur l'infamie de l'adultère. Les péripéties ne sont pas terminées car, dans la foulée, Ferdinand surprend Loïsa dans les bras d'Hernandez et les chasse tous deux. Restés seuls, Agénor et Ferdinand, débarrassés de la femme qui les importunait, n'ont plus qu'à se réconcilier et à reprendre la partie de bésigue qu'ils disputaient au lever du rideau. La boucle est bouclée.

LE PROJET

Pourquoi monter une pièce de Labiche en 2023 ?

Parce que Labiche est foncièrement moderne. Il fait voler en éclats une certaine idée de la société avec ses comédies, c'est pourquoi il a traversé les époques et reste un auteur majeur. Il nous tend un miroir qui demeure contemporain. Chez lui, derrière le rire et la fantaisie, il y a une **âpreté** et une insoumission transgressives indispensables. C'est cette possibilité de transgression qui me plaît chez Labiche et qui croise mon besoin actuel d'effronterie et d'humour : un potentiel d'esprit et d'irrévérence. C'est dans les excès et en éprouvant les limites de la bienséance que la créativité peut advenir. Cela fait un bien fou. Cela ouvre l'esprit et change la façon de penser. La fantaisie est une manière de voir la vie, elle fait reculer le drame. Elle le met en perspective voire le sublime. **Grâce** à la comédie comme la conçoit Labiche, on déplace les conventions non pas de façon revendicative ou violente mais avec imagination et impertinence. Il y a une élégance dans l'humour, car le rire est une façon d'aller vers l'autre, d'établir le contact, de créer du lien. La pièce du *Prix Martin* crée un lieu de refuge et **de liberté**.

De quoi *Le Prix Martin* parle-t-il ?

Les thématiques qui y sont développées posent de vraies questions sur l'amour et le couple, mais aussi sur le genre et la sexualité à travers le lien étroit – quasi amoureux – de Ferdinand et Agénor, de la liberté sexuelle de la femme, Loïsa, ou encore de la masculinité exacerbée de Hernandez. Que Labiche, une des figures centrales du théâtre de boulevard, donc populaire, pose la question de l'usure du désir, de la fluidité des genres, de la liberté du corps de la femme, de la masculinité, de l'infidélité me semble particulièrement intéressant et éclairant pour le public du XXI^{ème} siècle, comme il l'a été pour celui du XIX^{ème}. La pertinence demeure. Il fait dans cette pièce une critique féroce du couple, de l'amour conjugal, qu'il décrit comme médiocre, et offre une vision du mariage très lucide ou pessimiste, c'est selon. La sexualité et l'amour sont véritablement un des intérêts majeurs de cette pièce qui fait se croiser des jeunes mariés (les Bartavelle), dont les hormones ne cessent de prendre feu ; une femme (Loïsa) d'un âge plus avancé, que son insatisfaction sexuelle jette dans les bras du premier homme qui lui déclare sa flamme ; deux hommes au seuil de la vieillesse qui découvrent la force de leur amitié – une amitié ambiguë ; et enfin un cousin Hernandez dont la vigueur est légendaire. Fluidité, virilisme, insatisfaction et appétit. Amour, amitié, jeunesse et usure du couple. Tout y est sexué, amoureux et sentimental et donc incroyablement vivant. C'est par excellence une pièce tout entière tournée vers les sentiments.

Dans toutes ses possibilités, quel est finalement le couple de la pièce ?

C'est certainement celui d'Agénor et de Martin. Contre toute attente. C'est pourquoi je veux traiter les scènes d'amitié comme des scènes d'amour avec la même force de sentiments. Quand Martin apprend la trahison d'Agénor, il en veut plus à son ami qu'à sa femme. L'attention, l'écoute, la bienveillance qu'ils se portent l'un à l'autre, les scènes de jalousie également sont des éléments typiques d'un couple. Labiche frise le code de l'époque dans une scène où un rond (de serviette) scellant une amitié tiendra quasi lieu de bague de fiançailles entre Martin et Agénor. À la fin de la pièce, on se demande si Martin et Agénor, tour à tour cocufiés, ne sont pas soulagés et heureux de se retrouver enfin entre eux, débarrassés de cette encombrante Loïsa, enlevée par le cousin guatémaltèque. À travers le rire, Labiche libère la parole, s'amuse des codes de la bourgeoisie et des conventions amoureuses. Il dynamite littéralement la morale bourgeoise en osant évoquer un triangle amoureux qui nous prend au dépourvu. Mais qui prend aussi au dépourvu les personnages du trio, qui n'ont pas conscience de l'ambiguïté de leur relation. Et c'est encore plus drôle ainsi. Ça leur échappe, tout en s'imposant à eux et, par là même, ils en deviennent touchants. On se situe dans une ambiguïté amoureuse inconsciente. Ils sont émus de leur amitié et de leur jalousie mais ne sont

jamais dans l'affirmation. Ils se retrouvent comme dans une première histoire d'amour toute adolescente, emprunte de découverte, de pureté et d'innocence.

Labiche, qui semble – faussement peut-être – conventionnel, est, ici, un véritable dynamiteur ?

En effet, il fait voler en éclats le normé et le bien-pensant et nous propose une quête de liberté grâce au rire. Certaines de ses répliques prouvent, si besoin, que ce texte – relativement ancien au regard du public de 2023 – conserve une énergie et une pertinence extrêmement vives. Le regard qu'il pose sur le monde et la société ouvre de nouvelles possibilités. C'est une vision très moderne et fort enthousiasmante, car à la fin, tout le monde est libéré des conventions : Loïsa part avec le sauvage Hernandez alors que Martin et Agénor expérimentent leur amitié particulière. Ils sont tous·tes libres de vivre leur vie. Ce sont ces tensions entre le désir de vibrer, de transcender leur vie – partir à l'aventure –, et celui, contradictoire, de conserver un confort bourgeois – inverse de l'aventure – qui m'intéressent. Je veux que l'on sente que, placés dans une nature inconnue et de plus en plus hostile et bousculés, ils sortent de leur zone de confort pour revenir à une forme de condition primitive. La mise en scène soulignera cet univers du début où tout est possible. Une sorte de retour à l'origine quasi animal de la condition humaine et des sentiments. Dépouillée des oripeaux de la société bourgeoise et de ses conventions étroites.

Mais, rassurez-nous, c'est un vaudeville quand même ?

Evidemment mais avec un plus, sur lequel je reviendrai ! Pour moi, le vaudeville est l'essence même d'un théâtre jouissif, d'une comédie sans intention psychologisante, ni morale, fondée sur un comique de situations. Une véritable mécanique d'écriture où les répliques se suffisent à elles-mêmes. Elles sont comme des accidents imprévus : le personnage ne se souvient plus ce qu'il faisait avant que la situation ne lui échappe et ignore ce qu'il fera après la réplique. Les protagonistes sont sans cesse dans un mouvement dont le moteur est le texte : un cri, un mot d'esprit, une exclamation, une injure, une douleur, un éclat de rire et la direction change, la situation dérape. Les mots et les répliques, les exclamations et les gestes se contaminent, prennent le pouvoir et brinquebalent les personnages pour notre plus grand plaisir. De là naît la vie. Une vie de théâtre. C'est pourquoi, j'imagine un jeu d'acteur·trice·s qui submerge tout jusqu'à la perte totale de « sens ». Je veux également chercher des lignes de tensions dans la gestion des corps dans l'espace : il ne s'agit pas de faire de la danse mais de suspendre la dimension réaliste. Suspension du réalisme à travers le jeu et les corps mais également dans les choix esthétiques des costumes, des maquillages et de la scénographie. J'y ajouterai aussi des chansons pour ponctuer des situations, clin d'œil au vaudeville originel.

Et ce plus ?

Le Prix Martin est l'avant-dernière pièce de Labiche et ce n'est pas vraiment un vaudeville traditionnel, mais plutôt une comédie de mœurs, toute en nuance à la limite de la déconstruction. La qualité des dialogues et des répliques est percutante. On sent que Labiche se délecte de tous les mots qu'il met à l'envi dans la bouche de ses personnages. Il y a une dimension surréaliste, une annonce d'un théâtre à venir. D'un nouveau comique de l'absurde.

Et la Suisse dans tout ça ?

Labiche place l'action à Chamounix, en Suisse romande (sic !) puis aux chutes de l'Aar en Suisse alémanique. Je souhaite marquer la différence entre ces deux Suisses de chaque côté du Röstigraben, des changements d'atmosphères plus ou moins austères selon la région linguistique. On peut s'amuser avec l'idée de la Suisse. Faire de l'autodérision, car la Suisse n'est pas épargnée par Labiche. Il la montre comme un pays ennuyeux et effrayant avec ses montagnes et ses chutes. Le décor

planté, les montagnes suisses permettent à la mise en scène de déployer une dimension qui conjugue suspense et danger. Une atmosphère bizarre, inquiétante, où l'homme n'est pas maître de son environnement. C'est doublement intéressant et amusant pour le public suisse qui comprend aisément le décalage entre une réalité qu'il connaît et la vision quasi fantasmée de Labiche, mais qui a le plaisir également de voir évoquer un paysage qui est rarement celui des pièces de théâtre plus habituées aux villes et aux mondes clos : la nature helvétique alpine !

La fantaisie des dialogues et des situations se heurte là à une nature abrupte, propice aux accidents et aux crimes. De cette rencontre naît l'étonnement et la drôlerie pour le public. Drame et comique réunis donnent immédiatement du relief au récit. On est dans un univers où tout peut changer d'un instant l'autre, de l'anodin ordinaire au tragique singulier. Une nature hostile et dangereuse est une scène de tous les possibles. Que rêver de mieux pour le théâtre ?

Quel rôle ce paysage joue-t-il dès lors ?

Il devient un véritable acteur de dramaturgie. Il aide à rythmer l'histoire. On se perd dans le brouillard pour mieux rebattre les cartes. Changer la vie et changer de vie. On se cache pour tuer, sur un pont au-dessus d'une chute d'eau, La nature rend la réalité floue, le forfait de Ferdinand Martin n'en est peut-être pas un. Si les portes ne claquent pas sur les alpages, les jeux de cache-cache, propres au vaudeville s'enchaînent donnant aux personnages comme au public un léger vertige. Un vertige de tous les possibles, comme celui d'avouer qui l'on aime !



© DR Cie Volodia

Comment diriger les comédiennes et les comédiens pour ce vaudeville-avec-un-plus ?

Les belles écritures ont une indépendance, j'aime aller à leur rencontre, me laisser faire par elles et ensuite pousser le curseur de jeu pour trouver l'endroit où elles se révèlent. Ce projet ne côtoie pas le deuxième degré, les personnages sont entiers et la situation dans laquelle ils se trouvent est dramatique. Le rire naîtra de cette rencontre. Cela demande un engagement complet de l'acteur-trice. La question corollaire est de donner à voir sans écraser, sans juger les personnages. C'est souvent dans mes mises en scène une préoccupation centrale. Et ça l'est particulièrement dans un vaudeville où les figures sont archétypales. Je veux laisser ouverts les possibles, laisser la place au texte: un personnage est les mots qu'il dit dans une situation donnée. J'ai envie de chercher son humanité, sa sincérité, et ensuite de forcer le trait. Comme les caricaturistes de l'époque, Daumier par exemple. Une caricature sincère.

Vous avez parlé de chants. La musique joue-t-elle un rôle dans votre mise en scène ?

Cette pièce se déroule en trois actes. De par la forme « classique » d'une comédie, la progression de l'intrigue suit un déroulement qui, étape par étape, nous amène au dénouement et à la chute finale. L'ensemble de la bande son et des compositions originales suivront également cette mécanique très structurée, soulignant également les dérèglements de la mécanique sociale mise à mal. Une véritable scénographie sonore jouera sur les redondances ou les contrepoints que suggèrent les divers espaces qui constituent le cadre de cette trame. Il s'agit de se « fondre dans le décor » discrètement. Ce sont les cadres qui offrent de nombreuses références sonores, comme les ambiances naturelles, les bestiaires urbains ou ruraux par exemple. De l'univers bourgeois aux gouffres de l'Aar ! Les sons concrets sont une inspiration pour les compositions musicales, la rencontre des deux éléments créant des sensations et des images mentales narratives ainsi qu'une « couleur » sonore commune. L'aspect primitif des musiques suisses venues du milieu rural, la Ur-musique est un univers qui nous a inspirés. L'aspect primitif évoque aussi chez moi une forme d'universalité du son.

Outre la musique qu'en est-il de la scénographie ?

Comme pour la musique et en écho à la pièce, nous allons d'abord jouer avec les codes du théâtre classique, avec la géométrie du salon bourgeois et les tapisseries dans le 1er acte. Mais au fur et à mesure de la pièce, l'espace se déconstruit, devient plus abstrait. Dans le deuxième acte, le paysage entre dans l'espace et dans le 3ème acte, on casse les codes et la nature fait irruption avec des sapins, de la neige et du brouillard, reflétant également les émotions des personnages à ce moment de la pièce.

Et enfin, après la musique et la scénographie, qu'en est-il des costumes ?

Je suis partie des années soixante pour l'esthétique du spectacle et des costumes. La bourgeoisie des trente glorieuses, avec l'éclatement des conventions du couple. Le choix des couleurs et des matières crée un décalage. Par exemple, à la montagne, la fourrure est dans tous ses excès, rappelant l'aspect primitif des personnages de carnaval en Suisse. L'homme buisson proposé par Labiche est très amusant et permet de créer un univers poétique et drôle en s'éloignant du réalisme.



LA COMPAGNIE

La Cie Volodia : priorité aux textes et aux créations originales

La Cie Volodia a vu le jour en 2008. Sa principale ambition a toujours été de travailler sur des textes d'auteur·trice·s contemporain·e·s, et/ou de créer des pièces originales commandées à des auteur·trice·s vivant·e·s. Très rapidement est née l'envie de faire découvrir des textes peu montés d'auteur·trice·s plus classiques, dont on mésestime parfois la modernité, comme actuellement Eugène Labiche.

Nathalie Cuenet est la directrice artistique de la compagnie. Elle est active en tant que comédienne mais également metteuse en scène, selon les projets.

La première création de la compagnie en 2008 a donc consisté en une commande d'écriture à l'autrice suisse romande Valérie Poirier de la pièce *Quand la vie bégaie* dans une mise en scène de Camille Jacobino (jeu Nathalie Cuenet et Pascale Berney, musique Pierre Omer). La pièce s'est jouée pour la première fois en février 2008 au Théâtre du Galpon à Genève, puis a été re-créée en 2010 au Théâtre en Cavale à Pitoëff avant de partir en tournée, à la Grange de Dorigny et au Théâtre de l'Alambic à Martigny, notamment. Il a reçu dans ses deux versions un excellent accueil, tant public que critique.

En 2013, en concertation avec Frédéric Polier, directeur du Théâtre du Grütli et coproducteur du projet, la Cie Volodia décide de passer commande à l'autrice romande Manon Pulver. Dans une mise en scène de Nathalie Cuenet, et avec comme interprètes P. Vachoux, C. Goormaghtigh, C. Scheidt et S.A. Palese, *Un avenir heureux* connaît un grand succès public et critique. Le spectacle est retenu dans la sélection restreinte de la deuxième Rencontre du Théâtre suisse en 2014.

Juste la fin du monde de Jean-Luc Lagarce est créé au Théâtre Pitoëff en janvier 2018, dans une mise en scène de Nathalie Cuenet. La pièce est re-créée en juin 2019 au Théâtre de l'Orangerie à Genève, dans une nouvelle disposition. Ce spectacle connaît lui aussi un joli succès à la fois public et critique et sera retenu dans la sélection restreinte de la sixième Rencontre du Théâtre suisse en 2019.

Nathalie Cuenet met également en scène en février 2019 au POCHE--GVE *La Chute des comètes et des cosmonautes*, un texte de M. Skalova.

La Cie Volodia passe par ailleurs une commande d'écriture pour une pièce pour deux acteur·trice·s à Valérie Poirier. *Vie et mort de Petula* est créée en février 2020 au Théâtre Saint-Gervais Genève dans une mise en scène d'Yvan Rihs, avec Nathalie Cuenet et Pierre-Isaïe Duc.

Contact

Cie Volodia – Nathalie Cuenet
Av. de la Gare des Eaux-Vives
221208 Genève

079 639 16 47 – cievolodia@gmail.com

NATHALIE CUENET

Mise en scène



Née en 1966 à Genève, Nathalie Cuenet sort diplômée de l'ESAD en 1992. Elle travaillera dès lors en tant que comédienne pour de nombreuses productions, notamment avec V. Bonillo, J. Schmutz, Y. Rhis, J. Bellorini, E. Devanthéry, P. Musillo, G. Pasquier, G. Guhl, C. Giacobino, V. Poirier, F. Polier, M. Paschoud, G. Jutard, A. Bisang, F. Gorgerat, R. Salomon, M. Voïta, E. Von Rosen, P. Dubey, G. Chevrolet, P.-A. Jauffret, B. Knobil, X.-F. Cavada ou encore I. Matter. Dernièrement, on a pu la voir dans *Qui a peur de Virginia Woolf ?* de E. Albee, *Les Femmes savantes* de Molière, *On essaiera encore* de X.-F. Cavada, *Vie et mort de Petulade* V. Poirier, *Tango* de S. Mrozek, *Soudain l'été dernier*, de T. Williams, *Manque* de S. Kane, *Les Ames mortes* de N. Gogol, *Moonlight* de H. Pinter, *Cupidon est malade* de P. Sales, *Riffl à la rue Rodo* de C.-I. Barbey et G. Jutard, *Le Ravissement d'Adèle* de R. De Vos, *Opus Incertum* de Guhl, *Contre* de E. Soler, *Pièces détachées* de V. Poirier, *Fanny et Alexandre* de I. Bergman, *Quand la vie bégaie* et *Loin du bal*, de V. Poirier. En tant que metteuse en scène, elle a créé en 2021 *Matéo et Giulia* de P. Romanens au Théâtre Am Stram Gram à Genève, dans le cadre du programme « Le Théâtre c'est (dans ta) classe » ; *Juste la fin du monde* de J.-L. Lagarce au Théâtre Pitoëff en janvier 2018 et juin 2019 ; *La Chute des comètes et des cosmonautes* de M. Skalova au POCHE--GVE en 2019 ; *Un Avenir heureux* de M. Pulver au Grütli à Genève en 2013. On a également pu la voir dans plusieurs courts métrages, dont le dernier, *Je fais où tu me dis* de M. Demaricourt, a gagné la mention spéciale du jury des jeunes dans la section « Generation » de la 68e Berlinale. Nathalie travaille régulièrement aux Théâtre des Marionnettes de Genève (TMG) en tant que comédienne-marionnettiste et pédagogue. Elle donne par ailleurs des cours de Théâtre depuis 1992 tant pour les enfants et les adolescents que pour les adultes. Elle anime en outre depuis 2018 l'Atelier Théâtre de Carouge.

EMILIE BLASER

Collaboratrice artistique



Emilie Blaser étudie l'art dramatique aux Cours Florent à Paris puis à la Manufacture – Haute école des arts de la scène de Lausanne, où elle travaille notamment avec Jean-Yves Ruf, Anton Kouznetsov et Lilo Baur. Durant ses études, elle obtient plusieurs prix, est choisie en tant que jeune talent du cinéma suisse (Junge Talente) et travaille avec Jacob Berger. Depuis 2010, elle joue dans de nombreux spectacles en Suisse (avec Nathalie Lannuzel, Nicolas Gerber, Heidi Kipfer, Frédéric Polier, Pierre Lepori, Latifa Djerbi, Nathalie Cuenet, Stefan Kaegi de Rimini Protokoll) et en France (au Festival d'Avignon 2010 sous la direction de Mathieu Bertholet, puis avec Marion Aubert et Marion Guerrero, Alexandra Badea, Yann Verburgh, Cyril Teste et Joël Jouanneau). En parallèle, elle enseigne régulièrement dans des écoles supérieures de théâtre (Les Teintureries à Lausanne, Le Conservatoire de Genève, l'Ecole du Théâtre du Pommier à Neuchâtel, les Cours Florent à Paris). En 2011, elle fonde La Distillerie Cie à Neuchâtel et explore la question du lien entre l'architecture, le théâtre et la mémoire. En 2014, avec cinq autres comédiennes issues de La Manufacture, elle fonde le collectif Sur Un Malentendu. Ils-elles jouent *Tristesse Animal Noir* en 2016 au Théâtre du Loup. Entre 2012 et 2016, elle entre à la RTS où elle présente la météo, et depuis prête régulièrement sa voix pour différentes émissions, documentaires ou films publicitaires.

FELIPE CASTRO

Jeu



Né en 1979, Felipe Castro sort diplômé en 2001 de l'Ecole Supérieure d'Art Dramatique de Genève (ESAD). Il joue au théâtre dans une quarantaine de spectacles sous la direction, notamment, de José Lillo, Jean-Paul Wenzel, Anne Bisang, Michael Delaunoy, Françoise Courvoisier et Vincent Bonillo. Au cinéma, il joue dans des longs métrages de Pierre Maillard, Laurent Nègre et Jean-Laurent Chautems (*Plus là pour personne*, présenté au Festival International du Film Francophone de Namur en 2009). En 2010, il fait partie des cinq jeunes acteurs invités par le FIFF à participer à la première édition des Echanges de talent(s). Le film *Une Histoire provisoire*, réalisé par Romed Wyder, et dans lequel il tient le rôle principal, est sorti cette année en salle. A la télévision, on a pu le voir tenir un rôle important dans la série *A livre ouvert*, réalisée par Stéphanie Chuat et Véronique Reymond. Il est également à l'affiche des deux premières saisons de la série *Quartier des banques*, réalisée par Fulvio Bernasconi, et de *Cellule de crise*, de Jacob Berger.

ETIENNE FAGUE

Jeu



Comédien genevois formé en France à l'ENSATT, Etienne Fague est rattaché en 1999 au CDN de Besançon sous la direction de Michel Dubois où il participe à de nombreuses créations jusqu'en 2003. De 1999 à 2009, il collabore également avec la compagnie Jo Bithume d'Angers, notamment dans *Hello Mister Jo* et *La Fanfare*. Il travaille en parallèle avec Zakariya Gouram, Josée Drevon, Frédéric Bélier-Garcia et Dorian Rossel. Il est Olaff Blond et Gloria Kino pour l'Atelier 48 du Festival Premiers Plans à Angers. Il rejoint la compagnie Nathalie Béasse en 2008 pour la création *Happy Child*, puis *Wonderful World*, *Tout semblait immobile*, *Roses* et *Aux éclats*. Il trinque à la mémoire de John Cage dans *How To Pass*, *Kick*, *Fall And Run* de Merce Cunningham. Revenu en Suisse en 2012, en parallèle à son poste d'enseignant de théâtre au Cycle d'orientation de Sécheron, il travaille avec Nalini Menamkat sur *Amour, foi, espérance* et sur *À merveille* ; avec Julien Georget dans *Mais qui sont ces gens ?* ; avec Camille Giacobino pour *Salvaje* ; avec Nicolas Yazgi sur les projets *Territoire* et *Heimatland* ; et sous l'aile de Fabrice Melquiot pour *Very Bad Trip II*. Il inaugure le petit musée Plonk et Replonk à Porrentruy et participe à l'exposition *La Sucrine royale* à Arc-et-Senans. Il joue *Mortel 18*, mis en scène par Didier Chiffelle. À l'écran, il joue dans *Kaamelott* d'Alexandre Astier, participe aux séries *Off Prime* et *Hero Corp* de Simon Astier, à *La Vie secrète des jeunes* de Riad Sattouf réalisée par Basile Tronel et à *Pep's* sur un concept d'Alban Etienne.

JEAN-PAUL FAVRE

Jeu et travail vocal



Jean-Paul Favre sort diplômé du Conservatoire de Lausanne en 1984 et a joué depuis dans une centaine de productions. Il se forme également en tant que chanteur et reçoit un certificat de chant en 2007, à la suite de quoi il chantera pendant dix ans dans l'Ensemble vocal baroque Hémiole. Il suit par ailleurs de nombreux stages et académies de musique ancienne. De 2014 à 2017, il dirige le Petit chœur de la Grange de Dorigny et enseigne la technique vocale et l'expression orale. En 2008, il obtient un certificat de dramaturgie de l'Université de Lausanne, avec son mémoire sur la mise en scène de *Phèdre*, de Racine. Directeur artistique de la Cie Gradus depuis 2005, il écrit et crée ses propres spectacles : *Mise en trope* (2005, création au 2.21), *Personne alitée* (2006, Grange de Dorigny), *Les Spécieux ridicules* (2008, Arsenic), *Rond'heurts* (2011, Fondation ABpi Lausanne), *Le Chef dans tous ses états* (2017 coproduction AVDC-Gradus, Cossonay). En tant qu'interprète, il se produit dans divers spectacles, tels *Le Messie* (Oratorio de Haendel, rôle de Haendel), *Le Songe d'une nuit d'été* (de W. Shakespeare, juillet 2018, m.e.s. V. Bonillo), *Brodway, nous voilà !* (décembre 2017, m.e.s. Vincent Prezioso, au TMR), *Ombres sur Molière* (m.e.s. de D. Ziegler au Théâtre de Carouge, Nuithonie, Le Reflet-Vevey, La Grange de Dorigny et au Festival d'Avignon), *Les Ames mortes* (de N. Gogol, janvier 2017, Théâtre du Grütli, m.e.s. Frédéric Polier), *La Volupté de l'honneur* (de Pirandello, m.e.s. J.-L. Borgeat, Pulloff, septembre 2016)...

THIERRY JORAND

Jeu



Né à Lausanne en 1962 dans une famille suisse-japonaise, Thierry Jorand fait des études supérieures jusqu'à l'université. Après une année de Lettres, il s'inscrit au Conservatoire d'Art Dramatique de Genève et en sort diplômé. Il commence tout de suite à jouer avec les metteur·e·s en scène romand·e·s. Il participe notamment à l'expérience du « Garage » à Genève et à la création du *Châtelard* à Ferney-Voltaire sous la direction de Hervé Loichemol. Au théâtre, il a travaillé avec Mauro Bellucci, Olivier Chiacchiarri, Jean-Gabriel Chobaz, Françoise Courvoisier, Stéphane Guex-Pierre, Hervé Loichemol, Philippe Mentha, Martine Paschoud, Frédéric Polier, Valentin Rossier, Dominic Noble, André Steiger, La Compagnie Voeffray-Vouilloz, Raoul Pastor, Brigitte Jacques, Michel Grobety, Maya Boesch, Anne Bisang, Julien George et la Compagnie du Théâtre du Loup. Dernièrement on a pu le voir dans *Un Conte de Noël* au Théâtre de Carouge dans une mise en scène de Claude-Inga Barbey, ainsi qu'au Théâtre du Loup dans le spectacle *Jimmy the Kid* (2019 et 2021) d'après Donald Westlake, mis en scène par Eric Jeanmonod, et dans la pièce *Un Fil à la patte* de Georges Feydeau, mise en scène par Julien George (2022). Au cinéma, il a tourné avec Francis Reusser, Alain Tasma, Alain Tanner, Samir, Claude Champion, François Christophe Marzal, Michel Rodde, Nicolas Wadimov, Patricia Plattner, Nicole Borgeat, Claudio Tonetti, Pierre-Antoine Hiroz et Anne Deluze, Laurent Deshusses et Stéphane Riethauser, ou encore Elena Hazanov. On a pu par ailleurs le voir dans plusieurs séries produites par la RTS, *Marilou*, *Photos sévices* et *Hors saison*.

JULIA PORTIER

Jeu



Julia Portier naît en 1986. Après une première partie de vie professionnelle dans la communication et les relations publiques, elle entame en 2017 une formation à l'école de théâtre Serge Martin, à Genève, dont elle sort diplômée en juin 2020. Durant cette période, elle a l'occasion d'être mise en scène par Paola Pagani, Dorian Rossel, Marielle Pinsard et Daniel Vouillamoz. Depuis sa sortie, elle a collaboré avec Christine Aebi, Séverin Bussy et Christelle Mandallaz. En 2020, elle intègre le collectif C Com Comédie aux côtés de Serge Martin, Antoine Courvoisier et Bastien Blanchard (entre autres), et crée sa propre compagnie avec Wave Bonardi (la Cie des plaisantes), avec laquelle elle signe une première création : *Sous clé – théâtre en appartement* en janvier 2022. La même année, elle est engagée dans *Tous les parents ne sont pas pingouins* d'Aude Bourrier et joue dans la dernière création de Jérôme Richer au Théâtre du Loup : ~~*Malgré qu'on me traite comme de la merde, je suis quand même gentille*~~. En automne 2021, elle co-signe sa première mise en scène avec Robert Sandoz pour *Les Femmes (trop) savantes ?* (Avec Brigitte Rosset et Christian Scheidt). Par ailleurs, Julia aime la transmission. Elle donne des ateliers de théâtre en clinique auprès de personnes souffrant d'addictions et de troubles psychologiques.

CHRISTIAN SCHEIDT

Jeu



Christian Scheidt sort diplômé du Conservatoire de Genève (Ecole Supérieure d'Art Dramatique) en 1992. De 1993 à 1999, il est membre de la Cie du Revoir, dirigée par Anne Bisang. De 2001 à 2021, il a fait partie de la Cie Un Air de Rien avec Sandra Gaudin et Hélène Cattin. Au sein de cette compagnie, il réalise une dizaine de spectacles qui ont tourné en Suisse Romande et au Festival d'Avignon. Il a eu ainsi l'occasion d'expérimenter l'écriture, le jeu et la mise en scène. Depuis 2012, il collabore avec Brigitte Rosset en tant que comédien et metteur en scène. Professionnel depuis 30 ans, il a travaillé avec de nombreux metteur·e·s en scène, dont : Andrea Novicov, Gérald Chevrolet, Dominique Catton, Raoul Pastor, Guy Jutard, Françoise Courvoisier, Eric Jeanmonod, Georges Guerreiro, Jacques Maître, Frédéric Polier, Eveline Murenbeeld, Serge Martin, Evelyne Castellino, Zsolt Pozsgai, Sarah Marcuse, Fredy Porras, Isabelle Matter-Porras, Xavier Fernandez-Cavada, Didier Carrier, Nicolas Rossier, Geneviève Pasquier, Eric Devanthéry, Gianni Schneider, Valérie Poirier, Nathalie Cuenet, Joan Mompart, Robert Sandoz, Vincent Bonillo, Alice Laloy, Jean Liermier, Paul Desveaux, Olivier Periat. Tout dernièrement, nous l'avons vu au Théâtre du Loup dans la re-création du spectacle *Le Bar sous la mer* d'après Stefano Benni, mis en scène par Eric Jeanmonod.

BARBARA TOBOLA

Jeu



Née à Sion en 1978, de parents polonais, Barbara Tobola se forme à l'Ecole Supérieure d'Art Dramatique de Genève (ESAD), dont elle sort diplômée en 2002. Dès sa sortie d'école, elle travaille sous la direction de Anne Bisang qui lui offre de magnifiques rôles à la Comédie de Genève : Nora dans *Maison de poupée* d'Ibsen et Jeanne dans *Sainte Jeanne* de George Bernard Shaw. François Marin en fait de même en lui confiant le rôle-titre dans *Un dimanche indécis dans la vie d'Anna* de Jacques Lassalle. Une autre rencontre marquante sera celle avec le metteur en scène Alain Françon qui la dirige dans *Oncle Vania* de Tchekhov au Théâtre des Amandiers Nanterre et au Théâtre de Carouge. Elle a aussi joué au théâtre sous la direction de Nicolas Rossier, Fabrice Melquiot, Denis Maillefer, Hervé Loichemol, Jean-Paul Wenzel, Lorenzo Malaguerra, Camille Giacobino, Robert Bouvier, Dominique Catton, Philippe Mentha, Vincent Coppey, Jean-Louis Johannides, Nalini Menamkat, Frédéric Polier, Olivia Seigne, Pierric Tenthorey, Alice Laloy ou encore Guy Jutard (5 spectacles de marionnettes). Dernièrement, on a pu la voir dans *Les Trois sœurs* de Tchekhov au Théâtre Kléber-Méleau, dans une mise en scène de Gianni Schneider (2021), ainsi que dans *Pour un oui ou pour un non* et *Elle est là* de Nathalie Sarraute, mises en scène de Valentin Rossier au Scène Vagabonde Festival (2022), ou encore dans *Les Absolues*, écriture et mise en scène de Sophie Pasquet Racine (2022). Elle tourne régulièrement face à la caméra. Récemment elle a été dirigée par Fulvio Bernasconi dans la série *Quartier des Banques* (2017-2020), par Bernard Campan et Alexandre Jollien dans *Presque* (2021), par Benoît Monney dans *Action* (2022) ou encore par Carmen Jaquier dans *Foudre* (2023). Elle se réjouit de retrouver les planches avec Nathalie Cuenet, qui l'a déjà dirigée dans *Juste la fin du monde* de Jean-Luc Lagarce (2018-2019).

ADRIEN ZUMTHOR

Jeu



Né à Genève, Adrien Zumthor est à la fois passionné par le théâtre, le rap, la poésie et le football. Il joue dès l'âge de douze ans avec le Théâtre du Loup dans *Je vais vous raconter une histoire de brigands* de Allan Ahlbert, mis en scène par Eric Jeanmonod. En 2010, il entre au Conservatoire de Genève en art dramatique. Il retrouve le Théâtre du Loup en 2014 dans *Recherche éléphants, souplesse exigée* de Russel Hoban, également mis en scène par Eric Jeanmonod et dans *Horace* de Corneille sous la direction de Didier Nkebereza, en 2015. Il intègre l'Ecole Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre (ENSATT) de Lyon en septembre 2015, où il travaille notamment avec Guillaume Lévêque, Maguy Marin et Jean-Pierre Vincent. Après sa sortie d'école en 2018, il entame une recherche sur les mots, la langue et les expressions avec un seul en scène *En noir ce qui est dit en vrai !* Il joue au TNP dans *Hippolyte* de Garnier mis en scène par Christian Schiaretti. En 2020-2021, il fait une tournée avec le Théâtre Am Stram Gram et Les Scènes du Jura-Scène nationale où il jouera dans *Basalte* de P. Koestel, mis en scène par T. Fisher. Adrien joue aussi au théâtre LE POCHE--GVE à Genève. Il lit *Chaos* de Valentine Sergo au festival Les Zébrures de Printemps 2021. Egalement danseur, il assiste en 2021 la mise en scène/ chorégraphie d'un spectacle de danse à Genève : *Elle d'Or à Dos*.